



GENRE & MONDE CARCÉRAL

PERSPECTIVES ÉTHIQUES ET POLITIQUES



DIRECTION

Natacha Chetcuti-Osorovitz
Patricia Paperman

SÉMINAIRE

Du 16 octobre 2017 au 14 mai 2018
ENS Paris-Saclay



6

GENRE & MONDE CARCÉRAL

Perspectives éthiques et politiques

SÉMINAIRE

Du 16 octobre 2017 au 14 mai 2018

ENS Paris-Saclay

DIRECTION

Natacha Chetcuti-Osorovitz

Patricia Paperman



©MSH Paris-Saclay Éditions, 2020.

4, avenue des Sciences, 91190 Gif-sur-Yvette

www.msh-paris-saclay.fr

ISBN 978-2-490369-05-8

Les biftons

L'introuvable corpus des prisonnières

Philippe ARTIÈRES

Ma bonne chérie,

Tu crois probablement que je t'oublie. Oh ! Je le voudrais que je ne le pourrais pas. Ton gracieux visage est trop gravé dans mon cœur. Je ne sais pas si ton amitié est réciproque à la mienne, j'ose l'espérer pourtant. Oui, bonne Céline, je veux t'efforcer à m'aimer, car depuis bien longtemps mon cœur ne battait plus pour personne et tu l'as fait palpiter. Si tu savais, l'autre jour, j'ai failli me trouver mal en apprenant que tu étais malade, mais, Ô bonheur sans pareil, on s'était trompé, on avait pris une autre pour toi. Je ne veux pas te donner le droit de te plaindre que je ne te donne pas de doux noms. Mon bijou, imagine-toi que voici deux heures que je me creuse la cervelle pour en trouver de plus doux les uns que les autres. Ils ne pourront jamais te dire assez combien je t'aime... (Docteur Gallus, 1905)

Ces¹ quelques lignes sont demeurées suspendues ; elles ne parvinrent jamais à Céline. Elles disent pourtant de l'affection, elles disent une solitude, celle d'une jeune femme anonyme arrêtée pour vagabondage, elles disent surtout un désir de communiquer, de rompre le silence de l'enfermement. Ses mots tombèrent dans les mains de l'administration pénitentiaire qui les communiqua au Dr Gallus (1905). Ils sont ainsi l'une des rares traces de cette pratique clandestine d'écriture.

¹ Une première version de notre texte est parue dans l'ouvrage coécrit avec Jean-François Laé et aujourd'hui indisponible : ARTIÈRES Philippe & LAÉ Jean-François, 2003. *Lettres perdues. Écriture, amour et solitude (XIX-XX siècles)*, Paris, Hachette Littérature.

Car, si l'injonction graphique a ses archives, les pratiques clandestines ne laissent par nature pas de traces. Sous le manteau, derrière le dos de chaque société, de chacune de ses institutions, se développent des pratiques d'écritures clandestines. Du billet échangé en classe par les écoliers à la barbe du maître au message électronique envoyé en cachette du lieu professionnel, nombreuses sont ces pratiques. Elles sont d'une richesse formidable pour qui cherche à restituer le monde social dans sa diversité et sa complexité. Pourtant, rares sont encore les travaux qui ont cherché à les appréhender. Ne resteraient donc de ces pratiques que les lignes interceptées par la formidable machine disciplinaire, mais celle-ci n'a plus en cette fin de XIX^e siècle la même efficacité archivistique et la richesse des archives judiciaires et pénitentiaires n'est pas comparable à celle du XVIII^e siècle; il n'y a point de biftons dans les archives des prisons. Aussi, étudier le bifton de prisonniers et prisonnières à la Belle Époque, c'est travailler sur un objet absent des inventaires, c'est partir d'un manque, c'est partir en quête de lettres à jamais perdues.

Pour faire l'archéologie de ces gestes, de ces griffonnages, de ces écritures éphémères, de ces murmures, comment combler cette absence? Comme pour d'autres pratiques parallèles, telles que le graffiti ou le tatouage, on dispose en revanche de l'imposante littérature criminologique de la Belle Époque, de cet immense tableau que les médecins et anthropologues dessinèrent avec un formidable souci du détail et de l'infime. Il faut partir à la recherche des biftons dans ces discours, et à partir de ceux que l'on peut retrouver, ceux happés par le disciplinaire, tenter d'imaginer en creux les autres, ceux qui sont demeurés clandestins, et qui sont perdus pour l'histoire.

Des écritures très recherchées

Au cours des dernières décennies du XIX^e siècle, la prison avec la généralisation du système cellulaire s'est constituée progressivement non plus seulement en un espace de redressement et de contrôle mais en un véritable laboratoire de la délinquance. Apparaît un panoptique d'un second type, un panoptique de nature graphique. À l'image de l'entreprise menée par Alexandre Lacassagne au sein de la prison de Lyon (Artières éd, 2000; Artières & Salle, 2009), ou de Cesare Lombroso (éd., 1894) en Italie,

l'espace carcéral se transforme en un formidable atelier d'écriture: surveillants comme détenus sont constitués en producteurs d'écrits que la science pénitentiaire et l'anthropologie criminelle collectent et analysent.

La mise en place d'un tel dispositif s'accompagne d'une lutte contre toutes les pratiques clandestines qui se développent, comme en résistance à l'isolement et à l'injonction graphique. Les prisonniers inventent des techniques pour pouvoir communiquer entre eux. À haute voix, à l'aide d'un langage crypté ou par écrit, les détenus brisent leur isolement. Dans la marge des écrits autorisés ou encouragés, est ainsi produit un ensemble de pratiques infimes d'écriture: palimpsestes, graffitis, biftons.

Pour rompre le silence imposé, tous les supports sont bons. Il y a bien sûr les murs, ceux des lieux collectifs, et notamment ceux de la chapelle qui semblent être des plus appréciés. Pendant la messe ou la prière recueillie, on grave un message, on laisse un signe pour celui qui viendra après. Mais, selon les observateurs contemporains, les femmes, en dehors des prostituées, utilisent moins cette pratique que les hommes.

Les supports d'écriture préférés des prisonnières sont les livres de la bibliothèque; ils constituent en effet un moyen facile; chaque détenue a accès à la bibliothèque de l'établissement; la lecture est non seulement tolérée mais fortement encouragée. Selon la Circulaire du 22 août 1864:

Il importe de laisser le moins possible les prisonniers oisifs et rien ne semble plus utile que de consacrer à cette occupation les heures de repos qui ne sont pas employées à la promenade.

Aussi, les prisonnières font de la bibliothèque un véritable poste avancé; dans la marge des ouvrages, parfois au sein même du texte, ou cachées dans les lettres imprimées, on s'échange des nouvelles. L'administration repère vite cet usage dévoyé des livres; les contemporains qualifient cette pratique de manie regrettable et la répriment. Lorsque la lectrice est prise en flagrant délit d'écriture, on opère une retenue égale au préjudice causé sur le pécule de la coupable. Mais le flagrant délit est impossible, la plupart des auteures de ces palimpsestes utilisent des pseudonymes ou écrivent anonymement et les surveillantes ne parviennent pas à faire cesser cette correspondance clandestine.

Comme je trouve que je ne t'écris pas assez, voici ce que j'ai imaginé. Je lis en ce moment un livre qui s'appelle les aventures d'un honnête homme; c'est bête comme tout, mais ça fait tout de même passer le temps. Je vais t'écrire à partir de la page 69 jusqu'à la page 169 entre les lignes du livre, avec un crayon taillé très fin. Toi, tu demandes le livre à la surveillante et elle te le donnera dimanche.

On ne communique pas seulement par écrit en prison à la fin du XIX^e siècle. Les prisonnières, contraintes au silence, se parlent à travers les murs des cellules et lorsque les premières water-closets sont installées, elles sont utilisées comme des téléphones de la même manière que les lavabos à l'aide d'une feuille de papier roulée en cornets à bonbon. Les tuyaux des radiateurs ou du calorifère offrent également d'autres possibilités: la tympanomanie. Par le choix des sons, on tient alors de véritables conversations: le «a» vaut un coup, le «b» deux, le «c» trois, etc. La fin de chaque mot est marquée par un roulement. Mais il arrive aussi qu'on se rabatte sur des pratiques plus traditionnelles et moins complexes. La chanson est de celles-là; sur un air connu, les détenues s'adressent les unes aux autres. L'attrait du chant, celui de la rue et des estaminets, est fort puissant en 1900.

La pratique du bifton est la plus élaborée de ces pratiques de communication clandestine car elle nécessite le plus de moyens, d'astuce et de complicité. Le manque de papier limite souvent le propos; son contrôle est extrêmement strict; impossible de disposer d'un cahier et d'en arracher les pages; aussi, est-ce d'infimes lambeaux qui sont utilisés, là un morceau d'enveloppe trouvé par hasard dans un couloir, ailleurs un emballage, un journal abandonné par une surveillante ou le papier d'un mégot. Le crayon est, quant à lui fabriqué de toutes pièces: un morceau de bois, trempé dans un liquide colorant; eau et charbon, eau et couleur d'un vêtement détrempé.

Ces biftons une fois rédigés sont transmis à leur destinataire; ils peuvent être donnés de la main à la main; lors de la promenade, on laisse tomber le billet derrière soi; à la destinataire de le récupérer sans être vue. Mais cette pratique est risquée, on préfère bien souvent celle de la cachette; suivant les cas, c'est sous le pied d'un banc, à la lingerie, ou dans les locaux de la cantine que les détenues cachent leurs «babillards».

Cette technique exige une première opération : indiquer au destinataire le lieu où le billet sera mis. Or, la découverte du billet peut entraîner une sanction lourde : le cachot.

Dans certains établissements, un système collectif clandestin de distribution semble avoir existé. L'existence de « petits facteurs » est attestée par plusieurs témoins ; généralement, il s'agissait de « jeunes détenues » très obéissantes et créditées de naïveté. Moins surveillées que les autres, ces commissionnaires possèdent une plus large liberté d'action au sein des établissements ; et ainsi elles distribuent parfois dans d'autres bâtiments les biftons. Au cours de leurs déplacements, elles bifurquent vers les cellules de celles qui ont une commission à faire. Le timbre de sa démarche identifié, il ne reste plus qu'à glisser le billet sous la porte, la petite le prend et il est bien rare qu'il n'arrive pas à destination. Les « petits facteurs » sont rétribués ; l'auteur du bifton doit lui remettre une tablette de chocolat ou quelques sous. Une fois lu, la règle est de détruire le billet. Certaines détenues les conservent pourtant et au moment de la sortie les cachent dans leurs cavités pour éviter la saisie.

Des écrits reconstitués

Le bifton envoyé à Céline a sans doute été écrit dans ces conditions ; et son contenu nous parvient parce que sa course a été suspendue nette par une surveillante. Céline n'a jamais lu ce texte et c'est pourquoi nous pouvons en être aujourd'hui les lecteurs et lectrices. Ainsi ne nous parviennent que les messages traqués et immobilisés ; mais que disaient tous les biftons perdus, tous ceux qui ont échappé à l'œil des autorités ? Pour retrouver ces missives disparues, il faut donc s'en remettre à des sources dont la fragilité a été établie, considérer celles-ci comme l'histoire de la captation par le disciplinaire du clandestin, partir du doute sur l'authenticité de ces matériaux collectés il y a un siècle, les considérer comme des fictions. L'entreprise consiste alors à interroger les objets que sont ces collections, à déconstruire les séries produites par ces observateurs, littéralement les démonter et les défaire pour pouvoir appréhender dans ce discours sous les motifs de cet intérêt pour les écrits clandestins, des pratiques. Il s'agit en effet de mener à l'inverse l'exercice de la critique des sources, raboter le discours jusqu'à sa disparition même, pour tenter de

mettre au jour, non du vrai, mais des éclats de réel afin de saisir ce qu'ont pu être les biftons à la fin du XIX^e siècle dans les prisons et de capter peut-être des lambeaux de l'intimité dont ils étaient porteurs.

Dans *Les Enracinées*, Arnould Galopin (1903) publie au total plus de 150 biftons, répartis en quatre parties : « les sentimentales », « les rôdeuses », « les artistes » et « les lesbiennes », tandis qu'il reproduit quelques chansons et poèmes dans un chapitre intitulé « les poètes ». Sont jointes les reproductions d'un d'entre eux et de quelques dessins. Galopin est très vague sur l'origine de ces billets ; ils furent rédigés dans une maison de correction de la Seine, une « prison moderne », « bien exposée au milieu d'une plaine verdoyante, bordée de peupliers et de platanes, [...] haute de deux étages seulement », que l'on peut identifier comme la maison de Nanterre. Nul mot cependant sur la manière dont Galopin se procura ce corpus de lettres, dont il affirme ne publier là que les principales se contentant « de les classer, de les cataloguer, pour mieux dire ». L'éditeur s'est contenté de couper les passages qui lui apparaissaient comme trop scandaleux : « Je serai parfois obligé de supprimer quelques passages trop osés, quelques détails trop répugnants, mais cette correspondance pénitentiaire n'en aura pas moins d'intérêt », écrit-il au terme de l'introduction. Ainsi, plusieurs biftons sont amputés de quelques lignes matérialisées par des points de suspension.

Si Galopin (1903) a entrepris cette publication, c'est dans le but bien précis de dénoncer la prison comme un espace de contagion du vice : « Ce livre n'a d'autre but que de montrer l'influence pernicieuse de l'incarcération sur de jeunes créatures simples et malades. » Cette visée éditoriale détermine largement le choix des biftons ; ainsi, ne sont reproduites respectivement que six et huit lettres des sentimentales et des artistes, tandis que les rôdeuses et les lesbiennes comptent chacune plus de soixante billets. Cette disproportion ne correspond pas à des différences de pratiques, mais bien au souci de l'auteur de montrer preuve à l'appui « quelles excellentes éducatrices trouvent dans les prisons les mineures qu'une prévoyance coupable a livrées à ces mégères ».

Si l'on entrevoit bien la fonction de cette publication, dénoncer la corruption qui règne dans les établissements devenus de véritables écoles du crime, les motivations de l'auteur de cette dénonciation sont plus

problématiques. Quand Arnould Galopin fait paraître, en 1903, *Les Enracinées*, il est encore un jeune romancier, qui flirte avec le journaliste ; ce n'est que quelques années plus tard que ce romancier d'aventure, né en 1865 et mort en 1934, connaît un grand succès populaire avec notamment *Le Docteur Oméga. Aventures de trois Français sur la planète Mars* (1910).

Galopin semble cultiver au cours des premières années du siècle un goût pour les archives ; il anime une collection de mémoires et de correspondances historiques ; dans cette collection, il publie notamment avec Maurice Vitrac, *Souvenirs d'un officier de la Grande Armée* (Blaze, 1906), *Souvenirs de Léonard, coiffeur de la reine Marie-Antoinette* (1905) ou encore *Sous la Terreur. Journal d'une amie de Philippe-Égalité* (Elliott, 1906) et les *Mémoires sur Louis XVII* (Eckard & Naundorff, 1907). Il n'a pas jusqu'à présent publié d'ouvrages sur le monde de la délinquance et des prisons, et ce n'est qu'en 1911 qu'il publiera *Ténébras. Le Bandit fantôme* et en 1922, les *Mémoires d'un cambrioleur retiré des affaires*. Qui plus est, ces deux derniers ouvrages sont des fictions et en fait de mémoires de cambrioleur, il s'agit d'un roman comparable au *Voleur* de G. Darien (1898).

Ces deux derniers ouvrages, le flou de la provenance des lettres, joint au caractère incongru de l'intérêt de Galopin pour les biftons de prisonnières – intérêt qui ne semble pouvoir s'expliquer que par un certain goût de l'édition de correspondances – nourrissent la thèse de la fiction. Galopin aurait mis au service de sa cause ses talents d'écrivain. Il aurait lu la littérature criminologique – ne cite-t-il pas d'ailleurs dans l'introduction les noms de Lombroso, Lacassagne... – et aurait forgé de toutes pièces ces biftons ; *Les Enracinées* serait un des premiers romans épistolaires ordinaires des prisons.

Tout porte donc à croire que ce volume est un faux d'autant plus que la longueur des billets publiés est contradictoire avec les pratiques du bifton que les contemporains, détenus et observateur, ont décrites. Le doute subsiste cependant en raison de la diversité des écrits : les plus de cent cinquante biftons publiés émanent d'autant de détenues ; chaque lettre est indépendante et ne constitue jamais une correspondance. En dehors de leur répartition, qui reprend les catégories de l'anthropologie criminelle, Galopin n'a pas cherché à construire un récit ; ni effet de

montage, ni narration, ni critères esthétiques, les biftons se succèdent les uns aux autres, Galopin ajoutant quelques lignes de commentaire lorsqu'il dit avoir pu soustraire à un membre du personnel pénitentiaire une information. Ces biftons sont donnés dans le hasard de leurs saisies lors de fouilles, rassemblées puis mises à la disposition de l'écrivain. Au hasard, l'écrivain patiemment les aurait transcrits à la manière des criminologues.

Le modèle que suit Galopin n'est en effet pas celui du roman mais de l'anthropologie criminelle. On l'a dit, la classification en catégorie, plus ou moins étanches, mais plus encore le choix des pièces et la volonté d'exhaustivité, donne l'illusion d'un travail scientifique. La proximité de l'ouvrage de Galopin avec celui de Cesare Lombroso sur les palimpsestes des prisons est saisissante. Lombroso présente les écrits retrouvés sur les murs, les objets et les livres de la prison, en s'employant à les classer thématiquement.

Cesare Lombroso à Turin avait constitué la pratique du palimpseste en véritable sujet d'étude qui, disait-il, pouvait « fournir de précieuses indications sur l'état moral et psychologique de cette classe infortunée, qui vit à nos côtés, sans que nous connaissions bien ses vrais caractères » (Lombroso éd., 1894). Le médecin italien collecta plus de 800 palimpsestes en détention (299 sur les murs, les cruches, etc. et 510 sur les livres) qu'il donna à lire dans la première partie de l'essai qu'il consacra à ce sujet. Les palimpsestes étaient ordonnés thématiquement : les camarades, la justice, le détenu, le délit, la prison ; passions, religion et morale, le livre, politique, lyriques... Cette anthologie, dans laquelle l'intervention du médecin se limitait à l'agencement, formait un long manuscrit à voix multiples, une sorte de journal de la prison. Mais le projet de Lombroso était aussi de caractériser ces écrits et afin d'offrir des éléments de comparaison, il collectionna près de 1 200 écrits hors des prisons. Lombroso rassembla également à partir des travaux de ses collègues étrangers (et notamment français) d'autres collections d'écrits de prisonniers ainsi que des palimpsestes relevés dans un asile pour les prostituées.

Galopin se contente, quant à lui, de les répartir en quatre catégories, mais il se livre au même procédé dans tout l'appareillage critique qui environne les lettres. Ces commentaires reprennent ainsi dans une version

vulgaire les thèses d'Alexandre Lacassagne (Artières éd., 2000 ; Artières & Salle, 2009) : la mise en évidence du milieu social comme d'un espace criminogène.

Tout se passe donc comme si Galopin avait, à partir sans doute d'une collection de véritables biftons, construit un objet, à mi-chemin entre le document anthropologique et la fiction romanesque. On peut penser qu'il a effectivement eu accès à de véritables biftons – ceux qu'il a reproduits en fac-similé en sont la preuve – et qu'à partir de ce corpus et de la littérature disponible, il a construit cette anthologie imaginaire des écrits de prisonnières, en réécrivant certains quand besoin était.

Derrière les signes, documenter les sexualités

L'entreprise de Galopin fait de la sexualité, la pierre angulaire de ces correspondances clandestines. Le bifton comme l'écriture d'une sexualité déviante. Pour le romancier, ces prises d'écriture seraient la trace de pratiques plus clandestines encore, celles des corps anormaux des détenues. En faisant de l'homosexualité l'unique grille de lecture des billets, Galopin occulte toute une dimension de l'introuvable bifton.

S'y fait jour pourtant non une fonction unique du bifton, celle de l'échange amoureux que le romancier soulignait, mais une multitude d'usages. Les fonctions de l'écriture de billets sont multiples : elles vont de la confession nécessaire à l'écriture d'un possible, de la dénonciation des hommes lâcheurs à l'amour de la bagarre, de la recherche d'une influence sur les lieux à la défense de l'honneur de son quartier. Écrire, c'est d'abord transmettre quelques fragments de sa propre existence ; les biftons prennent ainsi souvent la forme de récits autobiographiques brefs dans lequel la détenue, afin de sécher ses larmes, se livre à une confession en faisant le récit de son cas. Se raconter, c'est se situer dans une brève histoire. Une prisonnière écrit ainsi :

Cela me soulage de vous raconter tout cela. Il me semble que sans me connaître vous compatissez à ma douleur. Vous êtes plus jeune que moi, vous devez avoir une vingtaine d'années. Moi, j'ai 34 ans. N'est-ce pas triste d'être arrivée jusqu'à cet âge sans avoir failli et de se voir tout à coup plongé dans cet enfer ? Faites-moi

un billet dans lequel vous me direz un tas de bonnes paroles, cela séchera pour un instant mes larmes. (Galopin, 1903)

Le mot pour l'inconnue d'à côté, la quête d'une source rassurante à qui délivrer son histoire participent d'une prise de décision, survivre dans ce lieu d'enfer, en se donnant le temps d'élaborer une réponse au choc de l'emprisonnement. Bien sûr, les peines sont courtes, elles vont de 2 à 18 mois généralement pour de menus larcins, des vols de portefeuille ou à l'étalage, des rixes un peu sévères où le partenaire est blessé. Mais les peines sont toujours jugées trop lourdes pour ce qui est pensé comme de légitimes batailles.

Il s'agit aussi de se construire un destin et le bifton est le lieu d'un autoportrait qui participe du système de défense que son auteur élabore. Bien sûr, l'autoportrait est toujours à l'avantage de celle qui tient le crayon, souvent celui d'une femme qui appartient à un homme qu'elle aime (aimait) et dont la réputation (positive ou négative) protège. Acquérir, assurer où faire fructifier une réputation de femme est indissociablement lié à l'éloge de l'époux, de l'amant, sa force, son économie et sa beauté. Protecteurs, complices, « j'aime pas les mecs qui se font foutre des volées par les autres » est une manière de transporter une valeur sûre dans la prison.

« Forts, les ouvriers aiment la force, ils lui gardent leur admiration, leur respect. » Comme eux, on ne se laissera pas faire, et « si tu entends dire quelque chose sur mon compte, dis-le-moi ». En prison, la réputation est une parure dans le prolongement de celle que l'on possède dans le quartier d'où l'on vient, des hommes avec lesquels on vit ; une parure faite d'admiration et qui augmente le statut de celle qui la porte. C'est probablement ce qu'il est le plus intéressant à repérer au sein de ces faux vrais biftons de Galopin : y apparaît toute une économie de la force, de l'honneur et de la réputation. Insolences, injures boueuses et coléreuses se mêlent aux sociabilités ordinaires de rue faites de sympathies et d'alliances qui se prolongent en détention. Dans ce continuum, le bifton apparaît comme un outil dans la gestion des conflits intra-muros : envoyer un billet pour démentir une rumeur qui circule sur soi dans la prison ; écrire pour menacer aussi un homme qui, lui, a la chance d'être dehors. Les femmes le disent haut, elles sont là aussi

à cause des hommes. Alors le billet se métamorphose en arme et les mots se font violents. Une prisonnière écrit :

Je n'aime pas qu'on se paye ma fiole. Hier tu as eu l'air de te foutre de moi dans le préau. Tu as rigolé en me regardant avec cette pourriture de Mimi. Tu sais, faut pas t'y frotter ma petite. [...] Moi je me moque pas mal de revenir ici, mais si j'y reviens je t'aurai auparavant laissé un souvenir : une ou deux boutonnieres dans la panse. (Galopin, 1903)

Il arrive aussi que l'envoi d'une missive ait une fonction de régulation, voire de conciliation : griffonner quelques lignes pour désamorcer une parole qui va salir un honneur. Écrire, c'est aussi faire la paix. Les coups de gueule visent à trouver un équilibre, celui de l'apaisement.

Juste retour des choses, la détention est aussi l'occasion de défaire la parure (le portrait) de cet homme « qui m'a entraînée malgré moi », « cet autre qui m'a abandonnée avec un enfant, celui qui s'enivre, gueule et frappe bien au-delà du raisonnable ». Si les raclées sont acceptées, leur répétition est condamnée. Salauds, dessinés à poil, frappant le visage, les hommes sont peintures couleur d'épouvantail. Le dessin est utilisé à tour de bras pour crayonner les bites. Si les rires sont là, les biftons entre femmes sont une violente protestation envers les hommes qui (pour une fois !) ne sont pas présents : « c'est tous des lâcheurs, faut pas s'apitoyer sur leur sort » écrit l'une d'elles pour attester de leurs rarissimes visites au parloir, de la solitude et d'une sortie dans l'insécurité assurée. Les femmes ont peur. Bien des billets le disent, l'homme drapé de sa réputation se sera envolé à l'issue de la détention. Il aura changé d'adresse, on le cherchera, « sa poule avec ». « Mort à la vache qui me le prendra » sonne comme un avertissement ; « je lui ferais payer ça » est un avis de recherche et le pouvoir de changer le cours du destin. Le bifton est comme une réplique de l'institution et des hommes auxquels il s'oppose : menace envers celles qui salissent les réputations, réprimandes annoncées, signalement à rebours (« celle-ci n'a pas bien agi »), tentation de trahir ou provocation (« tu as rigolé en me regardant »), rumeur dégradante (« elle a une maladie, on l'appelle la pourriture, le médecin met des gants pour y toucher »). Les biftons tracent les frontières de l'honneur qui, à la surface des

connaissances, maîtrise les menaces de destructions : rapprocher et tenir à distance ; s'unir et écarter.

Il y a là une mixité de rue qui se transporte ; ou les hommes et les femmes se fréquentent assidûment, ou le bistro leur est ouvert pour rire et bavarder, pour chanter autour des bravades : les rendez-vous dans les estaminets en témoignent abondamment. Mixité aussi dans la langue preste à donner des surnoms, comme la signature des réputations qui se fabriquent au jour le jour. Le chant des femmes est autant celui des hommes, et la détention est un de ces lieux d'apprentissage.

Dans ce cadre où l'honneur est un outil pour maintenir à distance le risque d'agression, l'insulte, la sale réputation, montrer que l'on sait quelque chose sur l'une ou sur l'autre, c'est affirmer une supériorité que l'on utilisera dans un sens (du secret) ou dans l'autre (une arme). « Je sais quelque chose que tu ne sais pas », c'est alors le secret qui est utilisé pour agir en sa faveur. D'où la constante recherche de confiance, à pas comptés : « Faisons-la paix, veux-tu ? Si tu acceptes, souris-moi demain. » Il est des sourires d'agression, d'autres de paix : c'est sans doute la différence entre l'écriture et la coprésence. Les mille nuances d'un sourire donnent plus d'information que le simple contenu d'un mot. Tenir sourire vaut plus que tenir parole. Les biftos visent à organiser la prochaine rencontre.

C'est pourquoi le bifton est simultanément une recherche de présence physique, un instant d'élan, un bref sourire sur quoi fonder la confiance. Le corps à corps si rare et si recherché vaut confirmation de l'écrit : entre nous deux sera le secret. « Si on te parle de cela, ni vu, ni connu, n'est-ce pas ? », la question est insistante ; et de la réponse découleront d'autres secrets, des confidences, de la complicité, et « nous deviendrons deux copines ». « Voulez-vous être mon amie ? », à cette phrase Galopin veut absolument voir un signe flagrant de l'anormalité en laissant de côté l'un des enjeux des détenues : fabriquer de la confiance et du secret à toutes fins utiles. Lorsque Galopin traduit la recherche vitale d'amitié dans la catégorie des lesbiennes, lui échappe totalement cette dimension de la confiance nécessaire à la survie en détention : la recherche de bénéfices secondaires afin de s'adapter à la situation d'enfermement.

Car le bifton, écrit éphémère, a le plus souvent une fonction protectrice dans le quotidien de la détention ; d'une part, il s'agit d'avertissements et de conseils aux entrantes sur le fonctionnement de l'établissement ; on y transmet un savoir-faire plus élaboré qu'il n'y paraît. Une détenue écrit :

Méfiez-vous de la surveillante, celle qui a les cheveux rouges et qui marche de travers. Elle a dit hier que vous aviez déchiré un livre qui s'appelle *Le Chemin de Croix*. (Galopin, 1903)

On y donne la consigne de ne jamais lire un message durant la promenade, de ne jamais le signer ou que d'un pseudonyme, de préférer les « chiottes » à tout autre lieu, de se faire signe en frappant les tuyaux juste après les cloches. Construire une communauté partielle des détenues, c'est promouvoir des obligations pratiques entre elles et à l'égard des surveillantes.

Plus loin, une autre prisonnière prodigue un conseil :

Sois polie avec la surveillante, prends un petit air de béguine et fais une petite voix. Tu passeras pour une perle et quand on demandera un rapport sur toi, il sera favorable. (Galopin, 1903)

Être en bons termes avec les surveillantes est un gage pour gagner quelques espaces en coulisse. Réaliser par exemple le travail de couture donné par une surveillante, que ce soit les reprises de pantalons ou des chemises (moins bien payées), offre un point pratique d'indulgence, quelques minutes de plus sous les douches qui permettront d'échanger et de se regarder, abondamment. « Tâche de me rencontrer au bain, demain », ce rendez-vous périlleux pourra se révéler gagnant si cette surveillante est conquise par le travail réalisé, joint à une demande susurrée d'une petite voix. Le ton, la voix, mettre ses cheveux en épingle – « je me suis fait un chignon » – accèdent à une minime faveur ou la demande d'exception. La forme du corps, une faible voix sont une ressource que l'on saura utiliser. À l'inverse, refuser l'ouvrage, les aiguilles et le fil à coudre pour gagner 1, 75 fr., c'est se faire pour le moins remarquer.

Gare à la vieille rouquine de surveillante, tu sais celle qui dit « chenten tu pruit » [j'entends du bruit]. Si la rouquine chasse sans cesse les chuchotements, il faudra attendre demain l'arrivée

d'une autre surveillante, un peu plus sourde, notamment lors des visites au parloir des mères et des frères (Galopin, 1903)

– parfois des amants qui se font passer pour des frères – qui viennent donner des nouvelles du quartier, du cercle des alliances. C'est pourquoi aussi on s'invente un langage superficiel, des mots bénins et chargés de sous-entendus que seuls ceux qui partagent une même expérience peuvent comprendre. Sous des mots quelconques, médiocres, insignifiants se coulent des informations qui échappent à l'oreille des surveillantes.

Les billets sont aussi très abondants pour les sortantes. Celles-ci sont chargées de messages, commissions, rendez-vous au nom de leurs amies de détention. « Dites-lui que je pense à lui » est sans doute le plus courant. « Si vous allez à Reims, allez donc voir R., et dites-lui que... » se mêle à des achats, vêtements, un rendez-vous à tel bar. La sortante fait rêver d'un petit tour dans la famille. On lui donne des mots d'espoir, de promesse, de conversions chargées d'idéalisation. C'est pourquoi chaque femme tient précisément les dates d'arrivée et de sortie de chacune d'elles, comme un calendrier qui permet de saisir de nouvelles occasions de communiquer. On se confirme les auditions au palais de justice, les libérations, on relève les décalages des dates, on propose de nouvelles dates de rendez-vous dans tel estaminet : tout un travail d'ajustement s'y organise.

Dans les biftons, on se projette libre, on rêve des premiers instants dehors, on se construit un avenir, on y jette des instants de confiance en des jours heureux, on imagine son emploi du temps :

Je vais te raconter ce que je vais faire quand je serai sortie.
J'irai d'abord me changer, puis je ferai la bombe pour fêter
ma délivrance. Le lendemain je recommencerai le turbin des
michetons puisque mon amant ne sera pas là. J'attendrai le
14 juillet à Paris..., puis j'irai à Rennes passer deux ou trois
jours dans ma famille. (Galopin, 1903 : 55)

Cette projection dans l'avenir prend parfois des formes très concrètes ; on prépare sa sortie, on se fait prêter des vêtements, à l'une un corsage, à l'autre une robe. On se transmet également des adresses, celle de la Maison de Mme Esther, une maison de rendez-vous où l'on pourra en sortant trouver une place. Il faudra dehors gagner de l'argent, il faudra

vivre sans l'homme qui nous avait jusque-là secourues. Car les unes et les autres savent qu'un homme n'attend pas plusieurs mois sans compagnie : l'autre femme rôde. Les femmes cherchent leur mari, mais elles rêvent en riant et en criant : il y en a d'autres !

Ainsi le bifton tient lieu de journal, un support de brèves informations tant sur la vie à l'intérieur qu'à l'extérieur. Une prisonnière note :

Chère Clara, je te fais passer ce mot pour te dire que Charlot a été envoyé au « durs » à perpette. Il a encore eu de la chance de ne pas faire connaissance avec Deibler. Quant à Zizi, il s'en est tiré avec 20 ans. (Galopin, 1903)

Le billet maintient le lien avec la vie au-dehors :

Je t'écris ces mots pour t'apprendre une mauvaise nouvelle... Ton homme s'est collé avec la sœur à Louise [...] comme tu es une bonne fille j'ai tenue à te prévenir afin que tu ne sois pas étonnée quand tu apprendras la chose. (Galopin, 1903)

Parfois, la figure des parents apparaît sous les traits de la pauvreté, parents bien inutiles d'autant « qu'ils croient que je gagne de l'argent ».

Si le billet est un moyen de transmettre des informations sur soi et les autres, c'est parce qu'il est un espace d'inscription d'un futur, celui de la sortie, celui des retrouvailles à l'image de ces lignes :

Je te dirai que j'ai encore 112 jours à faire. [...] Dans le cas où tu partiras le même jour que moi, attends-moi dans les environs ; nous ferons alors connaissance. Je suis une bonne fille moi. S'il t'arrive quelque chose à Maubert, en cas que ton homme soit marié avec une autre poule, je prendrai ton parti. Je me charge de la gonzesse et avec moi elle ne pèsera pas bien lourd [...] À ma sortie, j'irai au bar du Palmier, rue de H... avec toi et tu verras que tous les mecs me connaissent. (Galopin, 1903)

Pour récupérer un peu d'argent auprès d'un amant « établi », d'autres conseils arrivent à la sortante :

Vous lui direz exprès que vous êtes une « amie de prison » et que vous venez vous fixer dans la ville. Il vous donnera de l'argent pour que vous ne restiez pas à Reims. Bouffez pas tout, gardez-m'en un peu. (Galopin, 1903)

Le mode d'emploi est aussi conseillé pour voir Monsieur Z, qui habite dans la même ville. Les hommes mariés n'aiment guère ces rappels à domicile, à ciel ouvert, « ça leur fout le trac ». Pour clore rapidement la visite incongrue, le portefeuille s'ouvre. Faire chanter un ancien client à son domicile est efficace, c'est une façon de « lui faire payer ça ».

La prison et les hommes sont synonymes. Ces femmes le savent, le retour dans leur quartier sera très douloureux, « me voilà perdue... car tout le monde sait dans mon quartier ». La prison pour les femmes est à l'opposé des hommes, elle est une souillure que Galopin confirme : laidur, vice et lâcheté. Or, les biftons tentent de déjouer ces images, non seulement on s'oublie en babillant, mais l'on provoque des alliances dont on ne sait pas ce qu'elles deviendront.

Sous les lettres reproduites par Galopin, affleure un univers d'émotions, de paroles tendres, parfois d'injures et de malices. Dans ces billets captés, dévoyés par le romancier, l'écho de voix singulières se fait entendre. Avec *Les Enracinées* (Galopin, 1903), on parvient à saisir un peu de ce que fut la culture des prisons pour les femmes à la fin du siècle dernier. Une prison comme le prolongement du quartier et des hommes qui l'encadrent, une prison faite d'affronts pour de courtes peines et où les biftons font société entre les femmes. Le rejet des hommes qui les ont lâchées, la catégorie du dégoût dont elles sont l'objet produisent des paroles de tendresse et de solidarité qui, même éphémères, sont des échappées dont elles témoignent. Les chants de rue retranscrits et chantés, avec une voix juste ou fausse peu importe, portent cette insolence qui effraie Galopin autant que ses contemporains. Rire et bavarder, rire et rêver, rire de colère, voilà pourquoi ces billets ont été conservés.

Références bibliographiques

- ARTIÈRES Philippe (éd.), 2000. *Le Livre des vies coupables. Autobiographies de criminels (1896-1909)*, Paris, Albin Michel (Histoire).
- ARTIÈRES Philippe & SALLE Muriel, 2009. *Papiers des bas-fonds. Archives d'un savant du crime, 1843-1924*, Paris, Textuel.

- BLAZE Elzéar, 1906. *Souvenirs d'un officier de la Grande Armée. La Vie militaire sous le Premier Empire*, éd. A. Galopin & M. Vitrac, Paris, Fayard.
- DARIEN Georges, 1898. *Le Voleur*, Paris, P.-V. Stock.
- DOCTEUR GALLUS, 1905. *L'Amour chez les dégénérés. Étude anthropologique, philosophique et médicale*, Paris, E. Petit.
- ECKARD Jean & NAUNDORFF Karl Wilhelm, 1907. *Mémoires sur Louis XVII*, éd. A. Galopin & M. Vitrac, Paris, Albin Michel.
- ELLIOTT Grace Dalrymple, 1906. *Sous la Terreur. Journal d'une amie de Philippe-Égalité*, éd. A. Galopin & M. Vitrac, Paris, Fayard.
- GALOPIN Arnould, 1903. *Les Enracinées. Lettres et dessins de détenues*, préface du président Magnaud, Paris, Fayard.
- , 1910. *Le Docteur Oméga. Aventures fantastiques de trois Français sur la planète Mars*, Paris, Librairie mondiale.
- , 1911. *Ténébras. Le Bandit fantôme*, Paris, Librairie contemporaine.
- , 1922. *Mémoires d'un cambrioleur retiré des affaires*, Paris, Albin Michel.
- LOMBROSO Cesare (éd.), 1894. *Les Palimpsestes des prisons*, Lyon, A. Storck (Bibliothèque de criminologie).
- Souvenirs de Léonard, coiffeur de la reine Marie-Antoinette*, 1905. Éd. A. Galopin & M. Vitrac, Paris, Fayard.

GENRE & MONDE CARCÉRAL

PERSPECTIVES ÉTHIQUES ET POLITIQUES

Les sciences humaines et sociales portent depuis plusieurs décennies une attention renouvelée à la prison, du fait de la place grandissante que cette institution occupe dans les discours politiques sécuritaires et dans l'économie des sociétés contemporaines. Mais cette attention s'est concentrée massivement sur le phénomène de la « sur-carcélisation » qui concerne principalement la population masculine. Cet ouvrage participe à un courant de recherche différent qui marque l'émergence et le développement de travaux sur les femmes en prison, en particulier en sociologie et en histoire, dans une perspective de genre. Il vise à faire apparaître et connaître ce que l'histoire, la criminologie et les sciences humaines ont longtemps laissé dans l'ombre au travers de processus d'invisibilisation, de marginalisation, ou encore des logiques de symétrisation et de différenciation vis-à-vis de l'incarcération des hommes.

Si les figures de femmes délictueuses ou criminelles ont toujours exercé une fascination sur l'imaginaire social, la connaissance des populations de femmes incarcérées, des régimes d'incarcération institués pour les redresser et les punir, ainsi que des conditions matérielles de vie en détention n'a pas pour autant été au centre des préoccupations des chercheurs et chercheuses spécialisées. Aujourd'hui, la violence des femmes constitue un domaine de recherche en pleine expansion grâce au développement des études féministes en sociologie et en criminologie. Les six contributions réunies dans cet ouvrage donnent un aperçu de sa richesse et de son caractère heuristique. À partir de quatre thématiques distinctes sur l'incarcération des femmes, elles soulèvent de façon convergente des questions épistémologiques et méthodologiques sur le positionnement de la démarche scientifique, sur un terrain qui interpelle la fonction de la recherche productrice de connaissances dans la cité.